

Le ciel de Paris

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Textiles suisses [Édition française]**

Band (Jahr): - **(1957)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-792057>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le ciel
de Paris



PLACE de la Concorde. Dans l'un des bâtiments dessinés et construits par Gabriel, un cercle est installé. L'Automobile Club de France. C'est un cercle comme les autres, avec de vieux fauteuils confortables et une salle de lecture où le seul bruit autorisé est celui de la page qu'on tourne. Mais l'Auto a ceci d'exceptionnel qu'il étale sa façade sur la plus belle place de Paris, qu'on y voit à gauche la masse de pierre et de verdure des Tuileries, à droite les frondaisons en perspective des Champs-Élysées, en face la ligne de la Seine. Et par-dessus, un ciel, le ciel de Paris.

En ces fins de matinées de début d'été, il est gris bleu, moucheté de blanc. Comme tous les ciels, en cette saison, direz-vous. Mais il brille, lui, d'une lumière particulière.

* * *

C'est entendu, il y a le bleu dur du ciel de la Côte d'Azur, au-dessus des maisons de crépi rose, un ciel d'une densité particulière, si dru, si serré, qu'on pourrait le débiter en tranches. Un ciel tout uni, presque trop simple, d'une violence un peu bête, à désespérer les peintres. Le ciel de l'Esterel est une affirmation tranquille. Le ciel de Paris a sa douce ironie, un peu inquiète.

Il y a le ciel de la Côte Atlantique, qui, même par beau temps, roule, mollement, de gros nuages blancs à reflets mauves, des nuées semblables à des troupeaux épars, prêts à se ruer à la moindre alerte. Plus menaçant à la pointe du Raz, plus plat à La Baule, plus nuancé vers Arcachon, plus brutal à Biarritz, plus tranché à Lisbonne, il s'embue d'une brume ténue à Casablanca, et vire au gris plombé à Dakar. C'est le ciel Atlantique.

Il y a le ciel des tropiques, africain ou sud-américain, jamais entièrement bleu, jamais entièrement sombre, sillonné de foudroiements de lumière, qui brûle les yeux et pèse sur la tête. Entre la tragédie des averses, il se lave pour se ternir à nouveau quelques instants plus tard.

Il y a le ciel de Sienna ou celui de Florence, un ciel musical aux sonorités roses.

Il y a le ciel de Londres, enveloppé d'une gaze terne, qui ne se déshabille jamais entièrement, par pudeur.

Le ciel de Suisse qui joue sur un clavier entier, au gré des vents de montagne et des vapeurs des lacs.

Le ciel du désert, presque noir par instants, tant il est bleu, et qui, le soir, flamboie de tous les soufres en ignition.

Et tous les cioux que j'ignore.

Mais celui de Paris est un festival. Il pastellise les monuments, irise les jeunes pousses des marronniers, fait un miroir de l'eau boueuse de la Seine, accroche des aigrettes au Sacré-Cœur, enroule des écharpes diaphanes au cou de la Tour Eiffel. Il sourit doucement, à des hauteurs inimaginables, ses reflets s'accordent aux prémices fleuries des chapeaux féminins; il cerne les monuments et les maisons d'ombres dansantes, qui débordent du cadre comme faisaient les couleurs de Raoul Dufy. Ce n'est pas le ciel des vacances, celui qu'on regarde, couché sur l'herbe ou sur le sable, qui vous picote les yeux de ses mille flèches irisées. Ce n'est pas un ciel qui rend contemplatif, ce n'est pas un ciel de passion comme celui qui tient Avila ou Tolède dans les branches de son étai, ce n'est pas le ciel qui brûlait la religieuse portugaise. C'est celui de Beaumarchais, de Musset, de Giraudoux. Une soie légère, mousseuse, comme un organdi. Un ciel à flirts, à propos légers, un ciel spirituel. Un ciel qui enjolie.





D'une capitale moins majestueuse que Rome, moins violente que Rio de Janeiro, moins délirante que New York, moins assise que Londres, moins colorée que Madrid, moins classique qu'Athènes, moins sage que Berne, moins volontaire que Berlin, moins mystique que Moscou, il fait une ville tendrement rêveuse. Il lui donne la beauté du diable. Il affine jusqu'au charme les stupides clochers de Sainte-Clotilde, la pièce montée de la Butte Montmartre, le casque d'or des Invalides. Il détache l'Arc de triomphe sur l'horizon comme un cheval foudroyé en se cabrant. Il fait du Bois de Boulogne une oasis de douceur, des Buttes Chaumont, un parc romantique, il éclaire la sombre défilade du Louvre, il fait les trottoirs bleu céruléen, et jaunes de chrome les tas de sable des quais. Sa mousse transparente cascade sur les innombrables cheminées, sa touche lumineuse éclaire de reflets liquides le zinc des toits.

Le ciel de Paris est un magicien. Les cheveux blonds y deviennent de l'or filé; les cheveux bruns s'y adoucissent. Il laisse sur les robes des voiles aussi ténus que les glacis des peintres du dix-huitième.

* * *

Ce n'est pas parce que je suis né à Paris que j'y suis plus sensible. Je me contente de traduire ici les phrases que disent les visiteurs. Et qui expliquent beaucoup de choses.

D'abord, ce caractère du Parisien, toujours inquiet, toujours ironique, tendrement attaché à sa ville, mais qui a si peur qu'on ne l'aime pas qu'il est le premier à la dénigrer. Comme une mère qui se plaint de ses enfants tout en n'admettant pas qu'un autre les critique.

Cela explique encore le Paris créateur. Le Paris des peintres les plus prestigieux, des musiciens délicats. Celui des dessinateurs, et des parfumeurs, et des couturiers, et des modistes, et des écrivains, et des auteurs dramatiques, et des revuistes. Je n'ai pas dit celui des politiciens. Car il faut la solidité et la roublardise de la province pour faire un politicien. Paris est trop léger. A cause de son ciel. Ce ciel que la jeune ouvrière veut honorer en juchant une jardinière sur l'appui de sa fenêtre, en campant sur sa tête le petit chapeau qu'on appelle un bibi — un peu de sparterie, un bout de ruban et trois fleurs —, en balançant sur l'asphalte, la corolle fleurie de sa jupe.

Trois millions de Parisiens, chaque matin, en se levant, ou en allant au travail, rendent leur culte au ciel de



Paris, lui parlent comme à un ami, le morigènent lorsqu'il est triste, lui tressent des guirlandes de gratitude lorsqu'il est gai.

Un gémissement de freins, un crissement de pneus sur le sol, une invective. C'est l'auto qui s'est arrêtée net pour ne pas écraser l'admiratrice du ciel de Paris.

Il n'y a pas de balances assez sensibles pour le peser. Ciel de Paris, tu as trois millions d'amoureux pour te prendre dans leurs yeux, pour jongler avec tes masses

immatérielles, pour se gonfler de toi : il y a deux mille Parisiens de naissance, ou d'adoption, qui ne peuvent plus créer, lorsqu'ils t'abandonnent...

* * *

Du balcon de la place de la Concorde, tu répands la douceur sur ta ville, ciel de Paris.

Gala